

Correspondance Francis Catalano / Michael Delisle

Francis Catalano et Michael Delisle

Numéro 95, automne 2002

La correspondance littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14518ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Catalano, F. & Delisle, M. (2002). Correspondance Francis Catalano / Michael Delisle. *Moebius*, (95), 79–90.

CORRESPONDANCE FRANCIS
CATALANO / MICHAEL DELISLE

De: Michael Delisle <...@...>

À: Francis Catalano <...@...>

Date: Vendredi 09 mars 2001 20:55

Objet: résultat des fouilles

Bonjour Francis,

Tout de suite après ton appel, j'ai fouillé dans mon bureau puis dans les combles du grenier où rôdent, croit Lise, des rongeurs agressifs, et je me suis rappelé que ma boîte de lettres personnelles était dans un coffre bleu que j'ai confié à un ami (lors d'un déménagement) qui demeure à Rigaud, et qui passe ses semaines à Hull parce qu'il travaille à Ottawa. Je vais lui écrire pour lui demander qu'il me poste la petite boîte de lettres. En clair, cela veut dire que je ne pourrai rien t'envoyer avant d'avoir reçu la boîte et je ne saurais dire combien de temps tout cela va prendre. Mais je te promets de faire suite à ta demande.

Je n'en reviens toujours pas que tu aies téléphoné alors que je venais (la veille au soir!) de terminer une nouvelle intitulée *Cher Francis Cugnot* (Cugnot... Catalano...) qui est une histoire épistolaire.

Je te fais signe dès que je contacte mon ami hullois.

Mes salutations à Antonella et au grandissant Emiliano dont je garde un souvenir impressionnant: quel enfant exceptionnel.

À suivre,

Michael

*

Montréal, 25 mai 1988

Cher Michael,

Je t'écris d'un endroit surglacé, blanc, par temps ensoleillé surpeuplé, mais, à toutes fins pratiques, *abbastanza simpatico*. Tu as deviné: je t'écris du Dairy Queen, ce substitut des bons vieux parvis d'église où les gens viennent en masse, en de longues files, savourer leur hostie enrobée de chocolat. Eh oui! C'est presque le temps des cerises déjà... et j'égrène les heures. Tu seras le bienvenu à ton retour en juillet. Es-tu amateur de lait glacé? Si ton foie n'y voit pas d'inconvénients, tu viendras me saluer, n'est-ce pas?

Et comment vont tes aventures parisiennes? Combien de livres as-tu écrits depuis notre dernière rencontre? Je t'ai trouvé en très bonne forme, dangereusement en forme, et en fus très heureux. Une semaine c'est bien peu pour profiter de Paris qui demanderait au moins une adolescence entière. J'espère que vous êtes gâtés par le temps, les rencontres heureuses, les événements aussi – vingt ans après ceux de mai! Merci encore à toi et à Claude pour le déjeuner, très bon, le vin, les allusions aux Perchois*. Alors tu me sens nerveux intérieurement? C'est possible. Ou peut-être est-ce l'effet de ton accalmie à toi qui te fait voir d'un autre œil mon agitation somme toute innée.

(...) En fait de température, nous connaissons ici nos sempiternels contrastes. Avec le boulot – *Think DQ* –, les jours de soleil, je dois m'atteler. Je m'adapte, mes jambes durcissent, mes nerfs se cristallisent, mon entregent bat son plein. Je me complais à m'imaginer passant temporairement du clavier du dactylo à celui d'une caisse enregistreuse. La feuille blanche s'est transposée dans le lait s'écoulant.

Voilà pour les nouvelles brèves. Bien hâte de te revoir. Tu pourras me rejoindre, Michael, à ce numéro (après 13 heures): 593-..... Je te souhaite une excellente fin de séjour parisien.

Amitiés,
Francis

* C'est une erreur. Il s'agit des Percherons, habitants de Mortagne-au-Perche, ville jumelée à Boucherville.

*

Paris, 3 juin 1988

Cher Francis,

Je te remercie pour la cassette de *Zuccherò Blues*, Marie-Christine me l'a remise. Je l'ai rencontrée à Nanterre après une surveillance d'examen sur Dante. J'ai pu visiter le bâtiment (quelle période sinistre pour l'architecture! ça a quelque chose de nos polyvalentes qui ont surgi au beau milieu d'un champ) et nous sommes allés prendre une bière dans un «café» en empruntant un chemin tout à fait dantesque. Enfin... J'ai profité de l'occasion pour reprendre ton adresse bouchervilloise (je n'ai apporté que l'italienne).

En fin de semaine, je vais à Deauville sur le bord de la mer; ce sera ma première grosse sortie française hors Paris.

Le lancement de Beausoleil à la Délégation du Québec (pour son livre-cassette) s'est bien déroulé. Toute la presse semblait là. Ça ne fonctionne vraiment pas comme chez nous! On ne parle plus que d'*editing* (couper dans les manuscrits, faire réécrire les chapitres...) dans le monde des lettres françaises. Tout cela sent davantage le commerce que la littérature et me semble un peu triste... Heureusement cela ne touche que le roman et le poème échappe à cette Inquisition.

*

6 juin 1988

Hier j'ai dormi comme une bûche toute la journée. Je cuvais mon air marin. Samedi le 4, j'ai visité Cabourg (qui m'a rappelé mes lectures de Proust), Deauville, Trouville et enfin Honfleur (patrie de Champlain*) qui sous certains angles rappelle étonnamment le Vieux-Québec. Toute cette santé de Basse-Normandie m'a assommé. J'ai un peu regretté de ne pas avoir d'appareil photo décent. Je devrai inscrire cet achat dans mes pro-

jets de retour avec les cours de chant, de sanskrit et de taï chi. J'ai très très hâte de rentrer à Montréal. Je suis peut-être fait pour les voyages mais pas pour l'exil. Merci encore pour le *Zucchero Blues*. Cela me rappelle la musique québécoise (ou est-ce le mal du pays qui parle...).

À bientôt,
Michael

* C'est une erreur. Champlain est né à Brouage.

*

Florence, 7 janvier 1989

Bien cher Michael,

Je te souhaite en excellente forme et t'espère ordonné à des projets fructueux. Je profite de ce bref séjour à Florence, de cet instant de repos – la ville n'est pas énorme mais surchargée – pour, si je puis dire, t'envoyer la main (avoue que c'est moins sinistre qu'une oreille!). Puisque Antonella a terminé son purgatoire au Centre culturel canadien en Italie (dix ans, c'est long), nous avons décidé de faire une escapade de deux jours en Toscane.

Merci pour la très belle carte et la pensée. Elles ont pris place à côté d'un bouquet d'anémones avec lequel, c'est le cas de le dire, elles se «mariaient» très bien. Quant au mariage comme tel – peut-être est-ce le propre de tous les mariages –, il fut accompagné d'émotions, de flashes photos, de sourires, de soupirs de relâchement. Pour toile de fond: le Forum de la Rome antique. Nous avons fait bonne chère dans un resto typique de Trastevere selon le mode tout italien d'exagérer. C'est presque excitant de se sentir aussi épié (...).

Peu avant les noces nous avons dû annuler notre vol pour l'Égypte. L'ambassade canadienne ne délivre pas si facilement le droit de résidence. Il a fallu prendre rendez-vous sur rendez-vous, qu'Antonella passe des examens

médicaux, pour tout dire nous devons être disponibles. Afin d'éviter un retour en catastrophe du Sinaï ou de la mer Rouge, dans l'éventualité où l'ambassade aurait besoin de nouveaux détails sucrés, nous avons préféré demeurer en Italie et passer ici notre «lune de miel».

On se déplacera sans doute vers la Sicile pour remonter ensuite vers Vérone rejoindre une amie, près de Venise; faire Ferrara, Mantova, de jolies villes paraît-il et ainsi boucler la boucle. J'aurais bien apprécié une fugue en Égypte. C'est reporté.

Si je me fie aux données météorologiques publiées dans les journaux, il semble que l'hiver montréalais ne soit pas trop arctique cette année. Tant mieux. À Rome, une influenza asiatique fait des ravages. J'ai eu droit à deux jours de fièvre moi aussi. Je n'exagère pas, toute Rome est couchée sur le dos.

J'ai reçu le livre publié à l'Hexagone*. Merci mille fois. J'ai particulièrement apprécié ton texte. Tu soulèves certains points – comme la question, par exemple, de l'imaginaire des autres – qui recourent mon travail actuel, mes questionnements. Je me demande, dans le même ordre d'idées, si mon livre (qui a pour cadre l'Italie) n'est pas plutôt susceptible d'intéresser le lecteur italien, trop près de ses propres signes, de son univers de signes, pour en profiter à sa juste valeur. Au fond, les Italiens sont comme gommés à leurs signes. Quand on regarde un objet de trop près on le voit déformé. Notre ville natale est toujours «plus ceci, plus cela»; une attache serait en soi déjà trop radicale. Pas surprenant que Dante ait écrit son œuvre hors Florence, Joyce hors Dublin, Miller hors Brooklyn... Comme si la distance télescopait nos points de vue et les éludait, leur donnant le lustre spéculaire nécessaire.

Pour revenir à ton texte, j'ai constaté qu'il connote la chaleur, effet mis en place par l'apposition du pied sur le seuil de la porte (briser la distance, la glace, dans un mouvement de rapprochement), par la confiance qui règne entre C. L. et l'énonciateur, et réinvesti, dans l'expression, du sens onomastique présent dans le personnage féminin CAROLE LAURE c'est-à-dire CALORE = CHALEUR. Si toi tu as posé le doigt, à travers ton texte,

sur quelque chose d'intéressant, en revanche, les autres bons textes, on pouvait les compter sur ceux de la main. Sauf quelques exceptions, il aurait fallu chercher loin entre les lignes, ou inventer un nouveau type de lecture interstitielle (...).

Je m'apprête à faire une incursion hors de l'hôtel. Il est presque 20 h 30, c'est l'heure du repas. Voyons voir ce que les Florentins ont coutume de se mettre sous la dent. Quelles variantes apportent-ils aux pâtes? Que cuisinent-ils comme *secondo*? Outre la mise de l'avant de cette lettre, reposante, relaxante (et je t'en suis reconnaissant), le resto n'aura été ce soir que le seul vrai moment pour souffler. J'adore Florence, mais c'est une ville qui épuise. L'église Santa Croce, à elle seule, représente une dépense considérable. Les ossements de la plupart des grands noms du passé italien y reposent sous un plancher de marbre. Les dépouilles de Galilée, Machiavel, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Rossini... On dirait que chaque pas, quand on marche dans cette église, nous précipite un peu plus dans le vide; on marche littéralement sur une infinité de tombes.

Ah! J'oublie! Je ne t'ai pas encore parlé de ces auteurs à la mode («in», en France) qui ont pour nom Daniele Del Giudice et Pier Vittorio Tondelli. Ce sera pour bientôt.

Amitiés,
Francis.

* *Montréal des écrivains*, Typo, 1988.

*

Rome, 1^{er} février 1989

Bien cher Michael,

J'arrive à peine de la Sicile, cette île à la fois phénicienne, grecque, arabe, normande. Le voyage a curieusement débuté. Dans le train de l'aller, dans les toilettes, j'ai trouvé près du lavabo un revolver de gros calibre. Ne

sachant que faire et l'ayant tourné dans tous les sens – et il était bien chargé et bien pesant –, un peu pris de peur (quelqu'un voulait-il dévaliser notre wagon?), j'ai interpellé un contrôleur et il a tout de go mené sa petite enquête. Conclusion: ce revolver oublié dans les vespasiennes appartenait à un garde de la Finance. Voilà un départ franchement sicilien.

Deux jours à Taormina. De là, nous sommes allés jusqu'à l'Etna, ce volcan toujours en activité. Un oncle d'Antonella, chauffeur à la retraite, nous a emmenés en taxi à plusieurs mètres où l'on pouvait voir un paysage lunaire avec ses petits cratères. Je n'avais pas vu de neige depuis trois ans! Quelle satisfaction! Une joie d'enfant.

(...) Le lendemain nous sommes partis vers Palerme, capitale des *mafiosi*. À l'est, il y a Syracuse, où est né Archimède, où s'est, dit la légende, déroulée dans *L'Odyssée* la scène avec Polyphème, le Cyclope. À Palerme, quelle trouille! Arrivés de soir, pas un chat dans la rue, les rideaux de fer baissés, une atmosphère terrifiante: Arabes aux regards luisants, Siciliens troués de *fix*, à donner des frissons. Le jour on fait les touristes: théâtre des marionnettes (les célèbres *pupi siciliani*), cathédrales, musées, port, restaurants peu dispendieux, puis un marché de poissons phénoménal – qui, curieusement, sent bon. De Palerme nous sommes allés à Erice, petite ville médiévale campée sur une haute falaise (paradisique), à Cefalu (inouvable) et à Monreale, où il n'y a à peu près qu'un seul dôme. Mais tout un dôme! L'intérieur est complètement couvert de mosaïques. C'est le deuxième en superficie au monde après celui de S. Sofia à Istanbul. Un très beau demi-tour de la Sicile.

J'ai trouvé ta lettre et l'ai lue dans l'autobus tout en allant chercher mon billet de retour à Montréal. Je te réponds *in extremis*, ayant constaté qu'elle n'a mis qu'une semaine pour me parvenir. Peut-être recevras-tu celle-ci avant le 17 février? Je suis heureux d'avoir eu de tes nouvelles et de te savoir, comme l'Etna, en pleine activité. Je m'excuse pour mes silences. La seule pensée de revenir à Montréal me rend déjà un peu plus loquace. Inutile de te dire combien j'ai hâte de lire ton nouveau roman et tes derniers poèmes. J'aurais voulu t'expédier quelques ex-

traits de mon livre mais j'étais si pressé (le moteur de mon Olivetti a brûlé, entre-temps, ce qui n'a pas aidé) que j'ai dû laisser ce projet d'envoi en plan. Je suis si motivé que je ne vois plus la fin de mon livre. Il s'y ajoute toujours quelques nouvelles idées, quelques nouveaux épisodes. Un jour je le rendrai en bonne et due forme.

(...) Antonella est fin prête pour affronter la «queue» de l'hiver québécois. Les crashes fréquents d'avion sont plus source d'inquiétude encore que le simple fait trans-culturel. Les habitus, j'ose croire, se modèlent.

Alors on se fait signe à notre retour. Ces instants me manquent où l'on pouvait piquer des conversations émaillées d'aises, de sourires, de poésies spontanées et inattendues.

Je t'embrasse,
Francis

P.-S. Antonella fait de même.

*

Montréal, le 29 avril 1989

Cher Francis,

En plein travail sur les *Genres littéraires des origines à moi*, UQAM oblige, je profite d'une heure de procrastination pas du tout méritée, pour t'écrire ceci: quoi de neuf?

La semaine dernière, j'ai eu mon dernier cours de technique vocale. J'ai prévenu la prof que je prenais un peu de temps *off* pour cuver mes leçons et faire une pause me permettant de *comprendre par l'absence* (ce qu'il ne faut pas inventer pour adoucir les ruptures!). Marie-Claude, ma coach, a été compréhensive.

Côté UQAM, Louise Dupré a daigné m'accorder un DÉLAI AUTORISÉ qui me permettra de prolonger indûment la rédaction de mes travaux d'école. Ma réflexion sur le *PASSAGE de la prose au poème* progresse; le hic: je me rends compte que la pratique est originale à

condition que les paramètres génériques ne tiennent pas compte des expériences modernes. Autrement dit, pour qu'il y ait *passage* dans le sens où je l'entends, il faut que la prose et le poème soient des paradigmes de la tradition; c'est utopique. Un passage du texte au texte n'a pas de sens. Enfin toutes des choses qui restent à éclaircir. Je t'envie d'avoir tout ça derrière toi. Ça me permet d'apprécier ce que tu as traversé. Je trouve, je l'avoue, la maîtrise un peu difficile. Chaque ligne me demande un effort immense et j'ai véritablement un mal fou à rester *dans* la littérature quand je pars sur une idée. Il me reste tant de choses à apprendre. Je me sentais tellement petit, ignare et petitement ignare dans le séminaire de Carpentier en écoutant les étudiants virtuoses *jouer* de la psychanalyse, ou faire des phrases impayables avec le mot «ça».

On me promet pour le tout début de mai *Drame privé*. Je serai très heureux de te l'offrir. Sera-ce un bel objet? Je ne sais plus. Je n'ai pas eu le contrôle sur tout et il le faut parfois aux Herbes Rouges. Mais j'ai fait ce que j'ai pu. Nous verrons bien.

Quand il fera beau, cet été, dans la nuit étoilée, après ton travail, je t'inviterai sur ma terrasse et nous parlerons de littérature et d'existence pour voir s'il y a une différence. Un thème pareil, ça nous rajeunira. Je te remercie de ta patience qui t'a mené presque à la fin de cette lettre et je te souhaite un franc plaisir à usiner les curly-tops (est-ce bien leur nom?) comme tu sais sûrement les faire mieux que quiconque.

Mes distinguées salutations à Antonella.

Ciao!

Michael

*

Montréal, le 24 septembre 1990

Cher Francis,

Le départ s'est-il bien passé? Ton métabolisme s'est-il parfaitement adapté au nouveau climat? Ici l'automne a

franchi le point de non-retour et les relations avec les Autochtones sont si tendues* qu'il est fort possible qu'on annule l'été des Indiens cette année. Dans quelques jours, «Octobre 70» fêtera ses 20 ans et les préparatifs (documentaires, documentaires et documentaires) sont en branle.

Antonella avait tellement l'air en forme à la veille de sa rentrée romaine; elle rayonnait de triomphe. Souvent j'ai remarqué que la grossesse (au point qu'il m'arrive de trouver ça dérangeant) fait s'épanouir chez les femmes ce qu'elles ont de plus fort.

De mon côté je suis toujours en rédaction de mon fameux roman de matelot. Ça avance, ça stagne, ça reprend un peu, ça floppe, ça remonte... J'ai encore beaucoup à apprendre sur la discipline du métier. Mais déjà je connais le cœur du roman: son identité se dessine et j'ai presque trouvé le ton. Parallèlement, je fais des versions fantaisistes de mon C.V. pour des cégeps, des magazines qui paient et des ministères culturels. Il faut prévoir un retour au travail pour rembourser ce luxe de mon travail d'écrivain. De ton côté as-tu repensé ton plan d'action vis-à-vis du commerce familial? Ah l'argent...

J'ai mis les études cabalistiques sur la glace le temps de me concentrer sur l'écriture du roman. Mes récentes interrogations touchent la polarité Dieu-Diable. Si on m'avait dit il y a cinq ans qu'un jour je serais jusqu'au cou dans cette question je ne l'aurais jamais cru. Eh oui le duel symbole-diabole a atteint son apogée cette semaine et l'éclair apaisant de la révélation a calmé la lutte. À part ça, il n'y a pas grand-chose du côté mystique... Et toi?

Je suis toujours à la même place. Donne-moi des nouvelles et surtout trouve le moyen coûte que coûte de te reposer. Dors et rêve aux curly-tops jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent pour de bon.

Et bonne chance à Antonella!

Michael

* Référence à la crise d'Oka-Kanesatake en 1990.

*

Rome, 4 octobre 1990

Cher Michael,

Émilien est né le 23 septembre dernier, un dimanche, à 19 h 15 avancées ou 18 h 15 de l'heure solaire. Quelle joie! Incommensurable! À la naissance, Émilien n'a pas pleuré, il n'a pas même crié... il a ri! C'était préoccupant. Comme si ce n'était pas assez, pour le punir, on l'a isolé dans l'incubateur. Il y a passé trente-six longues heures consécutives. Tout est heureusement rentré dans l'ordre par la suite, bien qu'il soit né à huit mois. Par conséquent il est petit (2 kilos 470 grammes: ironie du sort, je pesais moi aussi 2 kilos 470!), et il mange peu, quoique maintenant, depuis trois-quatre jours, il commence sur ce plan à prendre son erre d'aller. Il est toujours à l'hôpital, nous attendons qu'il reprenne les quelques hectogrammes qu'il a normalement perdus lors des premiers jours de son existence terrestre. J'avais fait deux prévisions: petit et blond. Toutes deux se sont vérifiées. On raconte qu'il me ressemble. Ça me semble un peu prématuré... Bientôt, samedi, il devrait faire son entrée via San Crisogono. Pour l'instant, il rit avec les anges.

Les eaux d'Antonella se sont rompues dans l'autobus deux jours seulement après notre retour de l'île d'Elbe où nous avons décidé de passer nos vacances en compagnie du soleil et de l'air salin. Le beau-frère d'Antonella, Paolo, nous a prêté sa Fiat Ritmo 60 et un matin nous avons mis le cap sur la Toscane. Je peux t'assurer que ces vacances nous ont fait du bien. Une semaine à nous prélasser, une semaine de soleil, de va-et-vient perpétuels entre l'eau turquoise et le sable blanc. Les émotions fortes ne faisaient que commencer...

J'ai reçu ta lettre hier. Ça fait du bien d'avoir des nouvelles du Nouveau Monde. Je vois que les Indiens ont pris leur revanche, à l'aube, c'est vrai, du 20^e de la Crise d'octobre. Ce doit être beau à cette période les Laurentides, les Cantons-de-l'Est... avec toutes ces feuilles qui

rougissent comme autant de nouveau-nés désireux d'une autre tétée de nature. Le curé Labelle doit bien se retourner dans sa tombe, non? Sans doute quelques bonnes ondes jubilatoires te sont parvenues de Rome car ta lettre date du 24, lendemain de la naissance du petit Émilien. Ton roman procède-t-il? Comment t'y sens-tu? Quant à *Italiques*, je l'ai pour ainsi dire laissé dans l'incubateur. Mais tout devrait se remettre en marche bientôt.

(...) Côté mystique, je demeure intouchable, c'est-à-dire qu'il faudrait m'attacher avec une ceinture de force et m'injecter des sérums particuliers, genre penthotal, pour que je laisse échapper un mot satisfaisant sur la question. Il ne faut pas croire que Rome soit stimulante sur ce point. Elle m'incite plutôt à faire *tabula rasa*.

Allez! Je t'envoie bientôt une photo d'Émilien-Dédalus. Antonella et moi sommes en grande forme. En attendant d'avoir d'autres nouvelles fraîches de toi et de Montréal, en attendant que tu apprivoises les questions qui te préoccupent à l'heure actuelle, je t'envoie deux bises, et puis Antonella, Émilien aussi.

Francis